

Le DÉBARQUEMENT des ALLIÉS RACONTÉ par une HABITANTE de FORMIGNY (Calvados).

Témoignage écrit de Christiane BOUTTEN (en 2014)

3 septembre 1939...

Aujourd'hui, j'ai quinze ans. Aujourd'hui, mon pays a déclaré la guerre à l'Allemagne nazie. Suivra celle que l'on a appelée : la "drôle de guerre". Notre pays est vaincu et va voir les hordes d'Hitler l'envahir.

10 juin 1940...

De la chambre de mes parents, au dessus de la poste de Formigny, cachés derrière les double-rideaux, la vue depuis le monument nous fait découvrir le passage en notre village (vers Cherbourg) d'une longue suite d'engins motorisés, dans un ordre parfait, chacun occupé de dix soldats armés, champions de la raideur et de la froideur. Une chape de plomb se répand partout sur notre pays. Nous avons l'impression que notre sang se glace dans nos veines.

Et, très vite, notre village s'installe dans ces quatre années d'occupation. Des compagnies de la Wehrmacht se succèdent. Malgré toutes les contraintes, les choses se passent assez calmement, mis à part quelques diversions, œuvres de quelques "têtes brûlées". Et les années passent. Quand, enfin, retrouverons-nous notre liberté d'agir et de penser ?

1944.

Bientôt quatre ans que nous vivons sous le joug allemand. Le premier trimestre passe, on sent la situation se tendre : les officiers ont l'air plus nerveux, plus inquiets ; on les voit prendre de nouvelles mesures et c'est ainsi que, au mois de mai, ils décident d'envoyer la troupe passer les nuits dans les bois de Saffray, bois situé entre Formigny et Vierville-sur-Mer. Chaque matin, les soldats réintègrent le village.

Dimanche 4 juin.

C'est la communion solennelle à l'église et l'après-midi, pendant les vêpres, un bruit assourdissant se fait entendre. Les gens ne peuvent s'empêcher de sortir dans le cimetière. Surprise ! Pendant environ une demi-heure, des avions de la Royal Air Force passent et repassent en rase-motte au dessus de nous : nous voyons les pilotes dans les carlingues et nous agitions nos mouchoirs. Chacun se pose des questions. On a l'impression que quelque chose se prépare mais le mystère demeure.

Lundi 5 juin.

Rien de spécial ne se passe à Formigny. Tout est calme. Une anecdote tragique et complémentaire : une famille amie est venue de Falaise pour la seconde communion de l'un de mes frères : le père, la mère et deux adorables petits garçons de quatre et six ans. Ils rejoignent Falaise cet après-midi. Falaise qui sera bombardé le 6 : les quatre seront tués dans ce bombardement, ainsi qu'une grand-mère.

Mardi 6 juin.

Vers six heures ce matin-là, mon père vient me réveiller : "Lève-toi vite, Christiane, ta mère est en train de faire descendre tes frères. Quelque chose se passe du côté de la mer. Peut-être va-t-il falloir étrenner l'abri (mon père, en effet, sur un terrain du côté du jardin, avait creusé un abri dans la terre pour cinq personnes et avait aménagé un banc de terre où l'on pouvait s'asseoir, le tout recouvert d'une grande grille et de fagots)".

Réveillée, je constate effectivement que des bruits sourds se font entendre du côté de la mer. Puis, de la compagnie allemande stationnée au village, quelques soldats nous conseillent de rechercher une protection : "américains - Vierville - Saint-Laurent", disent-ils. Une grande partie des habitants du Val décide de se mettre à l'abri dans ce qu'on appelle : la "Cavée Bâton", un ancien chemin vicinal inutilisé depuis fort longtemps parce qu'inondable l'hiver, chemin tout en creux au milieu des champs et bordé de hauts talus. C'est ici, entre autres, que Madame Boutten, l'épicère d'Aignerville, est là avec ses enfants. Fiancée à son fils, je désire venir là aussi et mes parents m'y autorisent.

Nous savons maintenant qu'un débarquement a sans doute lieu. Les bruits de la bataille nous parviennent, de plus en plus rapprochés.

C'est dans l'après-midi que l'un des nôtres, Edmond Beaufils, un petit copain de dix-neuf ans, éprouve le besoin d'aller voir ce qui se passe dans le Val. Nous essayons de l'en dissuader mais sa jeune curiosité est plus forte et le voilà parti, accompagné d'Auguste Julien, le menuisier. Nous ne reverrons pas Edmond : ce gentil et si beau garçon est fauché par un éclat d'obus. "Va te mettre à l'abri, dit-il à Auguste. Moi, j'ai tout pris dans le ventre..." Ce furent ses dernières paroles.

À Formigny, Edmond fut notre seule victime. Pourquoi ? Parce que les obus de marine tirés depuis les bateaux passaient en sifflant au dessus du village pour atterrir sur Trévières, le chef-lieu du Canton, qui paya un lourd tribut en victimes et en destructions.

Dans la nuit du mardi au mercredi, de part et d'autre de notre "Cavée Bâton", les balles sifflent et passent au dessus de nous. Mais personne ne sera atteint ; seul, un petit éclat d'obus esquinte le bout du sabot de Marguerite Julien, la femme du menuisier et la bouteille de cidre en terre posée à côté de ses pieds.

Mercredi 7 juin.

Après une nuit et une matinée passées dans l'angoisse et dans la peine car la mort d'Edmond touche chacun de nous, voici que nous recevons une visite : trois soldats américains nous découvrent là. Leur sympathique présence nous fait du bien. L'un d'entre eux sort de sa poche six billets de cent francs (pris vraisemblablement sur un soldat allemand) et me les offre. Mais aussi, il nous charge d'une mission : sous le tonneau de Maurice Marie, l'autre menuisier de Formigny, gît un blessé allemand transpercé de deux coups de baïonnette ; l'un lui traverse une cuisse, l'autre le haut d'un bras et, sous l'aisselle, pénètre dans la poitrine. Il nous demande si l'on peut se charger de le conduire au premier hôpital de campagne installé dans les champs, vers la mer, entre Formigny et Surrain. Bien lui en prit puisque l'abbé Georges Gouget (curé de Formigny depuis 1943) eut la bonne idée (prémonitoire) de faire passer à quelques personnes l'examen de secourisme. Et nous voilà donc partis avec notre civière et notre boîte à pansements : Alexandre (mon fiancé), moi-même, Auguste le menuisier et Marguerite, sa femme et, bien sûr, notre curé. Il nous faut être

prudents et nous devons, souvent, nous aplatis dans un fossé pour éviter les éclats d'obus.

Nous découvrons notre blessé : un tout jeune soldat allemand (16 ans ? 18 ans ?), tremblant de fièvre et, sans doute, de peur mais conscient. Trois quarts d'heure environ plus tard, nous arrivons au but après avoir rencontré maints soldats américains montant en ligne du combat. Débarqués depuis Vierville et Saint-Laurent (on ne dit pas encore "Omaha Beach", "Omaha la sanglante", combien reviendront de ce combat ?...

Arrivés à l'hôpital, on demande aux hommes seuls de s'y rendre. Marguerite et moi les attendront ici, à l'entrée de ce vaste terrain. Des soldats, à côté de nous, sont en liaison permanente avec la radio de Londres et nous entendons toutes les conversations, se répondant en anglais de part et d'autre. J'ai fait (en mon pensionnat de Bayeux) un an et demi d'anglais. Je le parle bien mal mais je le comprends un peu. Et j'entends : "bomb - Formigny -" Et ça se répète. Alors je m'adresse à deux soldats canadiens parlant français et je leur dis : "il me semble comprendre qu'ils parlent de bombarder Formigny". "Oui, me disent-ils, pour déloger les derniers soldats allemands". "Mais, leur dis-je, nous sommes de Formigny et les derniers soldats allemands ont quitté le village hier soir". Et Marguerite de dire comme moi. Alors quatre soldats américains sont venus avec nous pour vérifier nos dires. Quelle chance que le destin nous ait mis là, à ce moment-là. Formigny ne fut pas bombardé ; y étions-nous un peu pour quelque chose ? Mystère.

Nos hommes, revenus de l'hôpital, nous apprirent que notre jeune allemand était sauvé mais qu'il avait beaucoup souffert : le temps et l'affluence de blessés ne leur avait pas encore permis de mettre en route l'anesthésie ; il fallait tailler dans la chair à vif.

Jeudi 8 juin.

Les choses avancent ; nous pouvons quitter la "Cavée Bâton" et rentrer dans nos maisons et suivre, depuis là, la suite des événements.

Le 24 juin, Alexandre Boutten, mon fiancé, et Marcel Falet s'engagent dans la 1ère armée française du Général de Lattre de Tassigny et participent aux campagnes d'Alsace, d'Allemagne et d'Autriche. Georges Mauget participe aux mêmes campagnes au sein d'une armée coloniale qui le mènera également en Indochine. Trois jeunes garçons d'Aignerville, le village jumeau de Formigny, qui se sont battus contre le nazisme. Trois jeunes garçons qui ont eu la chance d'en revenir (les commandos de la 1ère armée dont faisaient partie Alexandre et Marcel ont eu 80% de pertes).

C'est le 4 août 1945 qu'Alexandre et moi nous sommes mariés. Mais cela, n'est-ce pas, est une autre histoire !...